

La Maison-Dieu, 186, 1991, 73-88

Albert ROUET

ART ET LITURGIE

« Quand Dieu met au large »

(Ps 119, 32)

LA liturgie est un art qui emploie des arts. Qui emploie ou qui combine des arts ? Une bonne part des relations habituelles entre l'art et la liturgie dépend du choix pratique entre une utilisation qui emploie et une harmonie qui combine. L'utilisation récupère et réduit à des finalités qui s'imposent et l'artiste en souffre. L'harmonie agence des réalités qui, chacune en leur ordre propre, collaborent à créer une œuvre nouvelle : tout le monde en rêve.

Ainsi posé, le dilemme rebondit de lui-même. Utiliser n'est pas de soi péjoratif : le célébrant utilise un missel dont la reliure peut être un chef-d'œuvre ; l'organiste utilise des compositions dont certaines sont de qualité. Surtout, les finalités de la liturgie lui viennent de sa tradition enracinée dans le témoignage apostolique. La finalité de la liturgie lui est déjà donnée, car elle la précède. L'harmonie pourrait à première vue avoir nos préférences, mais cette harmonie n'invente pas la litur-

gie, elle la reçoit à célébrer. Certes, pourtant chaque célébration appelle une préparation, exige une nouvelle composition, sous peine de retomber dans la répétition, l'ennui et, finalement, l'insignifiance. La manière de célébrer appartient au sens de la liturgie.

Loin d'une opposition claire qui permettrait une brillante antithèse, la réalité semble échapper à un tel dualisme pour s'enfuir en des complications croissantes ! Il convient en ce cas de revenir au point de départ : la liturgie est un art, mais quel art ? Mieux vaut savoir ce qu'est la liturgie pour connaître ses liens avec l'art.

La liturgie comme art

Dans la distinction entre l'utilisation et l'harmonie, un point commun se dégage : la liturgie est précédée. Sa source ne repose pas en elle-même. Elle n'est pas pure création abandonnée au génie ou à l'inspiration d'un metteur en scène. Mais justement, si elle ne consiste pas en une innovation, est-elle adaptation, comme on adapte un roman au cinéma ? C'est-à-dire une recomposition.

A la recherche de l'Opérateur

Depuis longtemps la réflexion sur la liturgie s'attache à scruter l'origine du mot qui dérive de deux termes : un peuple (*laos*) et une œuvre (*ergon*). Une double dimension donc : un espace social et un travail. Dans le grec classique, le mot désigne une fonction publique, un service public exercé à ses frais. D'où le sens de service du culte qui a gardé une senteur de gratuité.

De ce terme, ou de ses voisins et dérivés, le Nouveau Testament a l'emploi une douzaine de fois, dont 11 fois dans le corpus paulinien (5 fois dans l'épître aux Hébreux). Saint Paul parle du service (liturgie) de la collecte (2 Co 9, 12), du fait qu'il est ministre (liturge)

du Christ Jésus chargé auprès des païens du service sacré de l'Évangile de Dieu (Rm 15, 16). Pour l'épître aux Hébreux, le Christ accomplit un office sacerdotal, une liturgie (He 8, 6 ; 9, 21)...

Tous ces passages sont connus. La liturgie se tient au carrefour de trois réalités : une personne (le ministre), une charge à remplir, un peuple. A partir de là, toutes les combinaisons possibles sont apparues dans l'histoire. Un seul exemple suffira : si le peuple détermine la personne qui remplit l'office liturgique, il imposera également ses goûts. La liturgie de l'Église assermentée, pendant la Révolution française, en apporte une preuve éclairante. C'est, plus simplement, et plus près de nous, à un résultat analogue que nous arrivons quand une équipe liturgique impose sa sensibilité à une paroisse. Ces relations, apparemment étymologiques, ne sont pas innocentes, même pour la garde de la foi.

Mais ainsi posé le problème récurrent demeure insoluble car il s'enferme dans la trilogie : une personne, un office, un peuple. Chaque terme tend à s'emparer du pouvoir. Or la véritable question n'est pas là : elle réside dans le fait que toute action suppose un acteur, toute opération un opérateur. Revenons à l'histoire. Il ne faudrait pas oublier qu'il n'y aurait jamais eu d'office public, donc pas de liturgie, s'il n'y avait pas eu un roi pour le conférer. La Grèce classique avait édicté des règles très précises pour l'accès aux divers sacerdoces. La période hellénistique, plus proche du milieu du Nouveau Testament, était incapable de penser à une liturgie sans un privilège ou une approbation royale. L'opérateur invisible mais indispensable parce qu'à la source du caractère public ou à celle de sa reconnaissance effective, se tient dans la majesté impériale. D'où l'empressement des monarques, à favoriser l'office cultuel par la construction de temples somptueux, tel Hérode le Grand à Délos.

La faveur royale leur vaudra le titre de « Bienfaiteur » : Evergète (cf. Lc 22, 25), celui dont l'action

(*ergon*) en faveur du peuple (*laos*) est bonne (*eu*) : pas de bonne liturgie sans bonne action d'un invisible opérateur (à ce sujet, cf. Sg 14, 17-21). Et saint Luc applique au Christ cette qualité du « Bien agir » (Ac 10, 38).

Pour l'épître aux Hébreux qui sait trop à quel point le grand prêtre de Jérusalem dépendait du monarque régnant ou du procurateur romain, c'est parce qu'il est monté au ciel par son offrande et sa résurrection, que le Christ est « Liturge du sanctuaire » (He 8, 2), unique acteur d'un unique sacrifice pour un unique peuple.

Toute la charge qui en découle consiste donc à faire percevoir cet Invisible.

A la découverte de l'action

L'opérateur ayant été trouvé, il convient maintenant de s'interroger sur l'œuvre qui est en cause. Là encore le mot veut bien dire ce qu'il veut signifier ! Puisqu'il s'agit d'art, on pense naturellement à un poème ! Mais le mot renvoie à fabriquer, confectionner, inventer (*poiein*) : le poème est une invention, une création. La liturgie ne se donne pas comme un poème à composer. Plus modestement, elle est un travail, une action. Le mot *ergon* est parent des verbes *erdô* (accomplir) et *rhézô* (agir) : un acte qui accomplit devient événement. Le mot est passé en français : il est l'énergie.

Posons immédiatement deux conclusions : la liturgie comme œuvre est un artisanat. L'œuvre de la liturgie est de faire le peuple comme peuple de Dieu. De ces deux conclusions, qu'il faut approfondir, on peut tirer la synthèse évidente : le peuple est établi comme peuple par cette action « artisanale » de la liturgie. De même que la foi progresse en allant « de la foi à la foi » (Rm 1, 17), l'acte liturgique va « du peuple de Dieu au peuple de Dieu ». Le mouvement qui advient (il est événement) constitue l'œuvre propre de la liturgie. C'est le déploiement d'une conversion qui va de la beauté à la gloire.

Expliquons-nous sur cette œuvre singulière. L'énergie dont il est ici question est « *cette puissance souveraine déployée dans le Christ par la résurrection* » (Ep 1, 19-20). Mis en possession de ce dynamisme, le Christ « *accomplit tout au gré de sa volonté* » (Ep 1, 11), il « *effectue en nous le vouloir et le faire* » (Ph 2, 13). Cette puissance se déploie dans le croyant par la foi (1 Th 2, 13) : « *Vous êtes ressuscités par la foi en la puissance de Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts* » (Col 2, 12). Foi dont l'œuvre s'accomplit par la charité (Ga 5, 6). Énergie qui est aussi puissance de l'Esprit (Ga 3, 5) : or l'Esprit agit en faisant corps, en distribuant ses dons qui constituent le Corps du Christ (1 Co 12, 11).

Si l'on reprend le contenu de ce travail, on s'aperçoit : 1. Qu'il est pour la vie car il est résurrection. 2. Il est transformation, car il est conversion. 3. Il est pour faire corps, car il bâtit le corps du Christ. La liturgie est un art de vivre.

L'art est avant tout un savoir-faire, une habileté. L'art de vivre consiste dans un savoir-vivre : dans l'art de la vie, de faire de l'homme un vivant. Le travail à faire, c'est l'homme : en faire un vivant.

Ce travail, cet artisanat (au sens d'exercer un art) représente le grand œuvre du Christ : « *Je suis venu, moi, pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait en surabondance* » (Jn 10, 10). Telle est son œuvre qu'il accomplit en livrant sa vie, en passant au Père. Son art de vivre est un passage, une Pâque. En rejoignant son Père, il murmure : « *j'ai accompli l'œuvre que tu m'avais donnée à faire* » (Jn 17, 4).

L'art veut un résultat. La liturgie est un art par le mouvement qu'elle opère, par le déplacement qu'elle fait faire. Le Christ qui passe en elle entraîne à sa suite. En ce dynamisme, en cette énergie, elle puise et démontre son efficacité. L'invisible se donne à voir par les transformations qu'il provoque quand il attire à Lui (Jn 12, 32). Il se révèle en convertissant, en transfigurant. Il introduit l'homme à la plénitude. La

liturgie s'inscrit en faux contre cette affirmation de Roland Topor :

« Pour moi, un "croyant" n'est pas tout à fait un homme. Il est habité par un vide, même si un "vrai" croyant est habité par un plus grand vide » (dans *Libération* du 11 février 1991).

Saint Jean disait au contraire : « *De sa plénitude, nous avons tous reçu grâce sur grâce* » (1, 16) et saint Paul (Ep 1, 23) n'écrit pas autre chose. L'invisible se prouve par son action.

L'art et les arts

Le Christ porte en ses mains l'office, le ministre et le peuple. La finalité de l'action est de « *parvenir tous ensemble à l'unité dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la taille même qui convient à la plénitude du Christ* » (Ep 4, 13). Il importe de préciser à nouveau que la liturgie ne fait pas que célébrer ce qui existe déjà, elle met en mouvement. Elle n'est pas un miroir, mais un événement, un acte, un *Kairos* : un temps de rencontre transformante.

Du corps et des arts

Une première difficulté surgit aussitôt : la transformation ne peut-elle s'effectuer par la seule vision intellectuelle ? On sait qu'au IV^e siècle un théologien aussi subtil que Marius Victorinus estimait que la claire conscience de croire n'avait aucun besoin du rite d'eau du baptême. Ou encore, la transformation ne peut-elle s'effectuer par un engagement volontaire ? « *Faire et en faisant se faire* », écrivait au XIX^e siècle Jules Lequier. L'homme a-t-il besoin de cérémonies, sinon pour souligner ses décisions avec festivité ?

Mais que ce soit par l'intelligence ou par la volonté, l'homme est beaucoup plus que ce qu'il se fait. Il n'est pas la mesure de lui-même, sous peine de se diviser en objet mesuré et en mesure utilisée. L'homme est d'abord ce que Dieu fait avec lui et en lui. Il a été fait par Dieu : il se reçoit de Lui. En l'homme, la création et la vocation à l'alliance se rencontrent et se marient.

Mieux encore, dans le corps transfiguré du Christ la création accueille le Royaume. Dans « *la beauté du Nom invoqué sur nous* » (Jc 2, 7), la création retrouve son ordre et sa logique. Elle est récapitulée par le Ressuscité. La liturgie opère cet acte unique où le Royaume sourd dans le créé. La matière elle-même en est lentement pénétrée. En tant qu'il est le lieu où s'inscrit le désir — entendons bien : le lieu terrestre où le Désir qu'a Dieu s'inscrit dans le Corps du Christ — le corps est l'endroit symbolique de la beauté : « *Ceux qui t'ont chéri, les voilà beaux, car ils t'ont désiré* » (saint Ephrem : *Hymnes sur la Virginité*, 35, 12). Et saint Augustin de poursuivre :

Qu'il soit uniquement désiré, Lui, le seul très Beau, qui nous a aimés jusque dans notre laideur, afin de nous rendre beaux (*Sur saint Jean X*, 13).

La beauté empoigne la création. Elle l'arrache à l'apparence pour que resplendisse ce qu'elle a d'essentiel et prenne sens. La beauté, comme naissance, est un passage à l'acte. Les arts sont action. Leurs élans et l'énergie de la liturgie se croisent nécessairement puisqu'il s'agit pour l'homme d'aller plus loin. Mais ces carrefours sont-ils jonction ou contresens ?

De la dualité au symbole

Nous retrouvons ici, en quelque sorte, l'opposition entre l'utilisation et l'harmonie. A ceci près que nous savons ce que veut faire la liturgie : laisser agir l'invisible

qui se communique. A ceci près encore que deux voies s'offrent à la liturgie pour indiquer son propre dépassement.

a) Imaginons qu'elle veuille utiliser les arts. D'un côté, elle s'attache à demander aux arts ce qu'ils ont de plus somptueux : le gothique lumineux flamboie, les tapisseries couvrent les murs, les vitraux étincellent. Voici la luxuriance du baroque. Voici Marc-Antoine Charpentier et Mozart. « Rien n'est trop beau pour Dieu. » L'ivresse du dépassement veut conjointre la terre et le ciel dans une exubérance nuptiale.

En même temps, les cisterciens refusent toute ornementation architecturale, les carmélites continuent à chanter sur trois notes, les campagnes gardent le plainchant et les Noëls populaires. Car Dieu est au-delà de tout. Cette ivresse du dénuement, ce désert qui se vide, laissent irradier la seule lumière du Buisson Ardent.

b) Continuons encore : la liturgie est transformation d'un peuple. Elle s'adresse à ce peuple-ci, avec sa culture et sa situation. Elle est d'aujourd'hui. On ironise facilement sur les cantiques actuels : mais ne sont-ils pas le reflet du présent comme « Le voici l'Agneau si doux » ou « Il n'y a que, il n'y a que, il n'y a que Jésus que j'aime » le furent d'hier. Il n'est pas sûr que l'actualité soit un meilleur critère maintenant que dans le passé.

Et dans cet aujourd'hui, la liturgie porte témoignage d'une source, de racines qui s'enfoncent dans le temps du Christ. Non pas qu'elle ait jamais cessé d'évoluer, mais parce que ces évolutions mêmes traduisent la permanence de l'acte fondateur de manière à ce qu'il apparaisse pour ce qu'il est vraiment : une origine et non un souvenir. Car rien n'est plus contemporain que l'origine.

c) Le prêtre lui aussi est double : à la fois signe du Christ-tête, source de toute grâce, et aussi président de cette assemblée ici présente. Il ne peut quand même pas tenir ce double rôle en virevoltant sans cesse de

l'autel à l'ambon et de l'ambon à son siège. Se dédoubler ne résoud rien.

d) Cette dualité, dont la description pourrait se poursuivre, pose un problème décisif, celui de savoir si la liturgie fonctionne comme une allégorie ou comme un symbole.

L'allégorie s'appuie sur une correspondance directe entre un sens littéral et un sens caché. La comparaison de la vigne, en Jean 15, est une allégorie où chaque élément concret renvoie immédiatement à une réalité différente : le cep est le Christ, les sarments sont les disciples, le vigneron est le Père. En ces correspondances, nul jeu, nulle adaptation. L'allégorie est une équation.

Le fonctionnement allégorique de la liturgie obéit à cette règle de la ligne directe. L'explication, l'histoire des rites, les commentaires prennent le pas sur l'effectuation du geste. L'obéissance scrupuleuse des rubriques conduit à un matérialisme du rituel : ce qui est légalement accompli possède immédiatement sens. Le résultat en est ces liturgies parfaites donc mortelles, car leur accomplissement direct ne laisse aucune place à l'aujourd'hui, à ce peuple particulier, à cette circonstance humaine. Le contact trop tendu avec le Tout-Puissant écrase l'actualité. Mais cette célébration n'est possible qu'au prix, à l'odeur de mort, de l'oubli du corps. Ce qui n'est pas sans conséquences sur les relations avec les arts.

Dans l'allégorie, il y a un mort (l'allégorie de la vigne se termine par l'annonce du trépas du Christ : Jn 15, 13). Il reste cependant le choix du cadavre : ou le peuple ou le ministre succombent sous le poids de l'office.

L'excès baroque est de tous les temps : il n'y a pas liturgiquement de différence entre une messe de Mozart, une messe de Saint-Hubert avec trompes et meute et une série ininterrompue de morceaux d'orgue ou de cantiques rock. Ce sont des concerts au cours desquels la messe est célébrée : le prêtre disparaît

pendant le Sanctus qui couvre tout le canon, sauf pendant l'élévation, encore qu'aux messes militaires retentisse alors la sonnerie « Aux Champs ». Ou le peuple disparaît, renvoyé pendant l'audition à sa dévotion privée. Ou il est lancé sans retenue dans le claquement de mains et les refrains criés sans respiration : il se perd dans sa propre expression. Il est le miroir de son exaltation.

L'extrême dénuement arrive lui aussi à la même mort : ou le célébrant, tel Moïse au sommet du Sinaï, affronte seul la rencontre sacrée, ou il est aspiré par l'effacement collectif d'une assemblée qui n'a plus que le choix entre l'élévation mystique individuelle ou l'ennui.

De toutes façons, un corps disparaît. L'allégorie exige un face à face : tout tiers est de trop. Elle conduit donc, sans médiation, à une prise de pouvoir du célébrant, ou de l'organiste, ou du maître de chœur, ou de l'assemblée. L'art oscille entre maître et esclave. L'architecte commande, ou la musique. A l'inverse, la lumière, les vêtements, les différents ministres sont évacués. Le maître mot est ici : la liturgie utilise les arts ou, plus subtilement, elle impose son harmonie — ce qui revient au même puisque l'harmonie dépend directement d'un harmonisateur qui, seul, commande l'ordonnancement. Il ne peut y avoir que conflit entre arts et liturgie.

La critique est aiguë pour être claire. L'absence d'un corps devrait alerter. Heureusement que la liturgie agit comme un symbole.

La liturgie comme symbole

Nous pouvons reprendre ici, en bref, ce qui fut exposé pour commencer. Tout est compris dans cette remarque du Christ :

Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand bien même vous ne me

croiriez pas, croyez en ces œuvres, afin de savoir une fois pour toutes que le Père est en moi et moi dans le Père (Jn 10, 37-38).

Quatre facteurs agissent ici et doivent concourir à l'édification de l'ensemble. D'abord l'opérateur principal qui est le Père, source et but de l'action du Fils, opérateur invisible puisque : « *Nul n'a jamais vu Dieu ; un Dieu, Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui, l'a révélé* » (Jn 1, 18).

Puis le Fils en son corps incarné, dans l'activité du ministre avec sa chair. Ensuite un corps d'œuvres, de paroles et de gestes, qui sortis de son corps symbolisent sa propre personne. La Personne s'exprime par ses œuvres. Enfin un corps à construire, celui des auditeurs appelés à communier dans la foi qui transforme et unit.

On s'aperçoit immédiatement que les relations sont toutes médiatisées et non point allégoriques : le Fils révèle le Père en son corps, les œuvres font connaître la personne du Père par le Fils, les auditeurs sont conviés à la foi par les œuvres. Aucune relation directe qui ne passe par une médiation. Tel est l'acte du symbole.

Car le symbole unit des termes différents, des réalités distinctes qui demandent, pour cette communion, à exister véritablement. Il n'y a de mariage authentique que si l'homme et la femme sont différents. Mais cette conjonction appelle un troisième terme ; elle ne surgit pas de la juxtaposition de deux éléments disparates : en liturgie, l'ajout d'éléments parfaits ne garantit pas un ensemble exaltant ! La symbolique, c'est-à-dire le fondement de l'union dans la différence, exige un pôle attractif qui tienne les éléments en communion, qui les marie. Une liturgie symbolique est le contraire d'une invention perpétuelle, d'une spontanéité livrée à l'inspiration cahotante. Car elle exige, pour qu'il y ait unité, que soit évoqué l'invisible qui fonde l'unité. Le fondement du symbole est déjà présent en chacun des

éléments, il les fait exister : c'est pourquoi il les met l'un vers l'autre en gardant leur spécificité.

La question n'est donc plus de choisir entre l'exubérance ou le dénuement, entre l'utilisation de l'harmonie. Elle n'est pas de ramener à l'unité, mais de créer la communion. Comme art de la vie, la liturgie a besoin des arts. Elle a besoin de les reconnaître et que chacun s'exerce en son ordre propre.

Remplir l'office de la liturgie

Activité symbolique, la liturgie touche, par cela même, à la plénitude. « *Les temps sont accomplis* » : tel est le premier mot du Christ en saint Marc (1, 15). L'accomplissement du temps ne résulte pas d'une addition de siècles et de jours. Pas plus que le « *Tout est accompli* » (Jn 19, 30) ne provient de la somme des actes de Jésus. Tout est achevé parce qu'il retourne au Père : telle est sa gloire (Jn 17, 1-5). Ces temps sont accomplis parce que le Christ leur donne plénitude par sa présence : « *en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité* » (Col 2, 9). Ce corps est le temple de la plénitude (Ep 1, 23). Plénitude déjà présente mais qu'il s'agit de recevoir, de déployer (He 2, 8) : tel est l'office de la liturgie.

Mais cette plénitude fonde déjà la présence des acteurs liturgiques : elle est à la source de la présence des fidèles, membres de ce Corps. Elle attire vers elle ceux qui viennent, poussés par des raisons plus ou moins conscientes (Jn 6, 44), puisque toute la création est aimantée par Celui qui l'a faite (Col 1, 16). Elle agit par le célébrant.

La beauté comme mouvement

La beauté liturgique circule donc entre les différentes composantes de l'assemblée. La réalité qui fonde la

présence de chacun, le Christ créateur et rédempteur, tend vers la présence de l'autre. Chaque assistant évoque du fait qu'il est là parce qu'appelé, convoqué (2 Tm 1, 9) l'appel adressé aux autres. Il en est le vivant symbole. Cette communion dans l'appel demande à chaque fois son effectuation. Il faut la signifier, la faire apparaître comme une grâce unique.

Or l'art est par excellence le lieu de l'unique. Il n'est pas répétitif. Chaque exécution d'une œuvre est un risque : celui de la répétition, de la routine, de la fausse note. L'art ne s'accommode pas de la série. En quoi il peut se perdre dans l'extase de lui-même. Ou il peut retrouver le sens de ce Dieu dont le Nom (*Yahvé*) s'apparente à un verbe qui signifie : venir sans cesse à l'Être, une perpétuelle aurore. La plénitude se vise à chaque fois par des actes uniques, concrets. L'académisme se replie sur lui-même. La beauté renaît à chaque expression. Elle renvoie sans cesse à plus loin qu'elle-même. La liturgie délivre l'art de sa propre fascination : elle l'ouvre à une plénitude, celle de la création sauvée. De même, sous peine d'esthétisme, l'objet de la liturgie, son office, la dépasse puisqu'il lui est donné par le Christ qui agit.

Il en résulte un soin attentif pour que chaque acteur soit pleinement lui-même. Parodiant André Malraux, il faut se demander non seulement si le XXI^e siècle sera religieux, mais s'il sera humain ! L'orgue a sa place entière, et la chorale, et l'assemblée. Aucun n'est tout, aucun n'a tout le pouvoir, puisque l'activité de chacun participe à une symbolique unique qui renvoie aux autres.

Constituer le peuple

On entre dans une église par un porche, on passe par un sas. Même celui qui sait pourquoi il vient à l'église doit traverser le seuil. Car il ne vient pas pour trouver ce qu'il sait déjà chercher, comme on entre dans un magasin. Il vient entendre la parole d'un Autre

qui reste au-delà de ce qu'il en connaît. Il vient transformer son propre désir. Le seuil n'est pas simplement l'endroit de l'accueil. Il est celui de l'ouverture à l'Autre. La Parole qui invite transforme celui qui l'entend.

C'est pourquoi une assemblée n'est jamais constituée à l'avance. En un sens, elle ignore ce qu'elle va recevoir. Non pas qu'elle soit vide, mais parce qu'elle doit laisser naître son désir, le purifier, lui permettre de s'élaner. Constituer un peuple, c'est ouvrir son désir.

Or que se passe-t-il souvent ? un silence glacial. L'organiste commence à jouer deux minutes avant l'heure exacte — et n'a jamais le temps de terminer son entrée. Ou une répétition de chants casse le recueillement, on s'agite autour de l'autel : l'église n'est pas prête à accueillir. L'office débute dans des conditions trop brutales pour convertir le désir.

Une telle rupture se retrouve ailleurs : les trois lectures, le psaume et l'alléluia défilent sans aucune respiration. Les chants ignorent le prélude à l'orgue, sauf les quatre notes qui laissent juste le temps de trouver la bonne page. On étouffe ainsi la dilatation du désir.

Faire l'assemblée, la constituer dans l'unité, ne relève pas du seul célébrant. La préparation de l'autel, la lumière, les livres, sont accueillants quand ils sont en place à l'avance. Le mot d'accueil, l'orgue, le chant se succèdent dans un rythme de paix, ce qui ne veut pas dire languissant. Il s'agit de préparer à l'écoute, donc de prendre en chacun la plénitude qui l'habite et qui, elle, a soif des autres. Il ne s'agit pas tant de « faire le vide » que de relancer le désir.

Célébrer un événement

La liturgie est une marche rythmée, comme celle des pèlerins d'Emmaüs. Ils passent de la méconnaissance à la reconnaissance, des cœurs amers aux cœurs brûlants, des yeux fermés aux yeux ouverts. Et quand

ils le reconnaissent, le Christ s'élance encore plus loin, hors de leurs regards. L'événement à célébrer est cette Pâque, ce dynamisme qui envoie vers la communion de l'Église et lance pour proclamer la Parole à toutes les nations (Lc 24, 47).

La qualité d'une liturgie ne dépend donc pas seulement de la sensibilité artistique qu'elle libère, mais de la vérité de la conversion, du déplacement et de la marche. On ne peut évacuer d'un trait de plume la sincérité, même malhabile, des intervenants. Une liturgie populaire n'est pas une liturgie au rabais, mais une liturgie qui aide le peuple, tel qu'il est, concret, à progresser.

Aider à progresser représente bien l'objet de la liturgie, de son « artisanat ». Elle fait le peuple, le constitue comme peuple de Dieu. La véritable question n'est pas de savoir si « ça plaît », ni même si « c'est beau ». Elle est de savoir si l'acte liturgique fait avancer avec Dieu et vers Lui. On retrouve ainsi ce sens très ancien de la beauté : est beau ce qui est fécond, productif. Un beau champ de blé porte une lourde moisson. Cette beauté a son poids d'incarnation et sa légèreté de transfiguration : un seul souffle et tout s'anime, même la glaise.

On exige souvent des animateurs bénévoles non seulement leur bonne volonté, mais une qualification qui les culpabilise. La capacité technique qu'ils cherchent à obtenir par une formation de session en session cache mal cette culpabilité. L'art n'est pas que technique : il est aussi liberté, parce qu'il délivre les désirs plus grands que l'immédiat. Si la sincérité ne suffit pas, la technique non plus, le savoir non plus. Chaque agent liturgique, le célébrant, l'organiste, le lecteur, est ainsi renvoyé à sa vérité, c'est-à-dire à sa capacité d'accepter une parole autre, mais qui le fait vivre. Chacun quémande la vérité de l'autre. Un peuple liturge est un peuple de mendiants. Se sachant pauvre, la liturgie devient louange à Celui qui le comble de Sa main. C'est donc à la mesure où un agent liturgique

se sait dépassé, quelle que soit son aisance ou sa technique, qu'il entre en liturgie. Et qu'il est accompagné par l'Inconnu d'Emmaüs.

★

Pour la Bible, la beauté est une réalité ambiguë. Elle évoque la splendeur de Dieu, ou elle présente un piège dans lequel s'enlise la marche. La beauté se dévoile au long d'un exode, d'un passage. Car elle est transfiguration pour que l'homme devienne icône de la gloire de Dieu :

Nous tous qui, à visage découvert,
réfléchissons comme en un miroir la Gloire du Seigneur,
nous sommes transformés en cette même icône toujours
plus glorieuse,
comme il convient à l'action du Seigneur,
qui est Esprit (2 Co 3, 18).

† Albert ROUET
Évêque auxiliaire de Paris